

Les principes de traduction du Vénérable Païssy

Zamfira MIHAIL

Paisie the Saint¹ stated principles of translating, in clear terms, „avant la lettre”, at the end of the eighteenth century. We are referring, in the first place, at the texts from the letters that the abbot sent to the apprentices and to some confreres, then to his writings, that were left in handwriting and published posthumously.

The translating solutions into Romanian in the case of cult texts have been determined, in our opinion, by the translators' intellectual qualities and by the measure of knowledge of the two languages that were considered “sacred” (the old Greek and the Slavonian), besides the maternal language. In other words, the translating solutions have been and are still determined by the translator's linguistic performances versus his/her competencies in the 2(3) languages that he/she masters, by the language from which transposition was made (if it was Slavonian or Greek; Latin or other languages) and by the presence or absence of some Slavonian or Greek versions simultaneously available for the translator.

In the perspective of general linguistics, the confessions of Paisie the Saint refer to the main problems of translating: he as a translator acquires the language he intends to translate from, therefore he gains the necessary competence. On the basis of the Slavonian language knowledge, which he had also learnt during his life as it was the cult, trans-national language of the Orthodox Church (the “universe coming close to discourse”), he makes translations from Greek into Slavonian via his linguistic performance. His means of work, namely to have several versions, in various languages, of the text “to be translated”, at hand, was also to be found in the century at the ecclesiastic writers. Paisie, when he mentions the texts that he had at hand, quotes, in a completely honest manner, the fact that he had also used the existing version in Romanian, made from Greek. The confession is valuable both for: 1) attesting the priority of the Romanian translation as well as for the fact 2) that Paisie also learnt Romanian so that he used it for comparing the Romanian text with the “to be translated” text from Greek for his editing his Slavonian version. He took into account the “target reader”, because he tested the understanding of the text via his own analysis, as he points out in the preamble of his explanations.

Nous vous invitons à connaître les témoignages du vénérable Païssy concernant « l'acte de traduction », compte tenu de la constatation qu'il avait formulée, à la fin du XVIIIe siècle, dans des termes explicites, « avant la lettre », des principes de la traductologie. Notre démarche repose, en premier lieu, **sur les textes des lettres que le starets avait envoyées** à ses disciples et à certains confrères, tout comme sur ses écrits, restés en manuscrit et imprimés après sa mort.

Paisie Velicicovschi est un exemple représentatif de l'option faite par les traducteurs roumains de littérature religieuse, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, même s'ils n'avaient pas fait de déclarations telles qu'il les avait formulées, à savoir qu'il valait mieux retraduire en intégralité, qu'« améliorer » un texte déficitaire.

La littérature religieuse renferme un « univers de discours » que les traducteurs, mais les philologues commentateurs aussi, ont décrypté d'une manière spécifique.

« L'univers de discours » représente « le système universel de significations auquel appartient un discours (ou un énoncé) et qui détermine sa validité et son sens », affirmait Eugen Coseriu. La littérature (ou les écrits religieux), la mythologie, les sciences, les

¹ The paper was presented at Universitatea de Vest din Timișoara on 15th November 2013, a day when Paisie the Saint (Velichicovski) is celebrated in the orthodox calendar.

mathématiques, l'univers empirique en tant que « thèmes » ou « domaines de référence » constituent des « univers de discours »².

Les philologues, les éditeurs de textes ou les commentateurs ignorent souvent l'importance des cadres non-verbaux, bien que, tel que mis en exergue par le même Eugen Coseriu, comme « la langue écrite » ne suggère point ou ne suggère que partiellement certains cadres (par ex. le milieu, la situation immédiate, le contexte physique, celui empirique et celui pratique), les exégètes doivent se pencher sur ces aspects aussi. La littérature met en valeur certains cadres limités, en particulier ceux historiques et culturels. D'où la nécessité des commentaires, si leur interprétation a lieu dans des contextes autres que ceux sur lesquels repose l'œuvre : « expliquer » une œuvre signifie, avant tout, reconstruire ses cadres. Le commentaire « philologique » est appelé à faire ressortir les « cadres » dans lesquels le texte étudié retrouve son sens entier³. Ainsi donc, dans le cas des traductions religieuses orthodoxes de ces derniers siècles, il convient que ce commentaire se propose, autant que possible, l'analyse des prototypes sur lesquels les traducteurs comptaient.

Les solutions identifiées dans la traduction des textes de culte en roumain ont été déterminées, à notre avis, par les qualités intellectuelles des traducteurs et par la mesure dans laquelle ils connaissaient bien / très bien les deux langues considérées « sacrées » (le grec ancien et le slavon), outre la langue maternelle. Autrement dit, les solutions de traduction (en général, mais là il n'est question que de la littérature religieuse) ont été et sont déterminées par les performances linguistiques du traducteur versus ses compétences dans les 2(3) langues qu'il connaît, par la langue de laquelle était faite la transposition (si c'était le slavon ou le grec ; le latin ou d'autres langues) et par la présence ou l'absence simultanée de versions slavonnes ou grecques à la portée du traducteur.

Les textes prototypes simultanément consultés ne débouchent jamais sur une identité totale, d'autant plus qu'ils sont formulés dans des langues différentes et l'identification des sources que le traducteur aurait utilisées dévoile, en dernière instance, l'indépendance de l'option de ceux qui assurent la traduction. A maintes occasions, celui qui se proposait de traduire ignorait le fait que le texte avait déjà été traduit en roumain ou, même en sachant qu'il avait été traduit, il ne disposait pas de la traduction et alors il proposait lui-même sa propre version. De l'avis de Alexandru Gafton, le réviseur d'un texte traduit, qui ne « disposait que d'une variante défectueuse, devait refuser la traduction existante et se mettre à en faire une autre ».⁴ Dans cette situation précise, le traducteur, bien que réalisant une nouvelle traduction, prenait en compte aussi les suggestions de la variante antérieure. Mais l'élément le plus important était toujours la qualité du prototype utilisé dans l'acte de traduction.

Pour la perspective que la recherche actuelle peut approcher dans les appréciations sur la *réitération des traductions religieuses*⁵ comme solution pratiquée par les traducteurs

² E.Coseriu, *Determinare și cadru. Două probleme ale unei lingvistici a vorbirii*, traduction et commentaire de Const. Dominte, dans "Forum", nr. 478–480, 1999, pp.36–42.

³ *Idem*, p. 75-76.

⁴ Alexandru Gafton, *Evoluția limbii române prin traduceri biblice din secolul al XVI-lea*, Ed. Universității "Al.I.Cuza", Iași, 2001, p.298, en particulier la note 1206 ; *idem*, *După Luther. Traducerea vechilor texte biblice*, Ed.Universității "Al.I.Cuza", Iași, 2005, en particulier pp. 13 – 31.

⁵ Zamfira Mihail, *Retranslating, a Method employed in Romanian Religious Literature*, dans *Mnogokratnité prevodi v južnoslavjanskoto srednovekovie* (Dokladi ot Meždunarodnata Konferencija, Sofia, 7-9 juli 2005 g.), Izd. Kăšta „GoreksPres”, Sofia, 2006, pp. 491— 502 et, une variante amplifiée : „*Réitérer la traduction*”, un procédé de la littérature religieuse roumaine, dans *Études byzantines et post-byzantines*, V, Ed.Academiei Române, București, 2006, pp. 497— 508. Voir aussi, *idem*, *La réception des écrits hésychastes en langue roumaine au XVII^e siècle*, dans „Revue des études sud-est européennes“, XXXIX, 2001, nr.1—4, pp. 35—42 et *Lectures grecques et latines dans les monastères orthodoxes aux XIII^e – XV^e siècles*, în *Studia Historica et Theologica. Omagiu profesorului Emilian Popescu* (coord.Const.C.Petolescu, Tudor Teoteoi et Adrian Gabor), Iași, Edit.Trinitas, 2003, pp. 663— 669.

roumains de littérature religieuse, en particulier du XVII^e siècle, il convient de prendre en considération la conjoncture dans laquelle se trouvait la culture roumaine. La traduction généralisée du slavon était petit à petit abandonnée en faveur de la confrontation avec les originaux grecs (qui étaient les prototypes des traductions en slave) et, par la suite, de la traduction massive, directe, de l'ancien grec.

La langue grecque avait une circulation internationale européenne, avec des connexions aussi bien dans les centres de la diaspora grecque de la Méditerranée que dans les grands centres intellectuels de l'Europe Occidentale⁶. Les ecclésiastiques et les professeurs grecs ont introduit la connaissance de la langue hellène, mais la traduction proprement-dite des textes bibliques et de culte de cette langue en roumain appartient à des locuteurs de langue roumaine. Dans les pays roumains, le nombre des manuscrits roumains gagnait toujours en ampleur. Dans les conditions où l'utilisation de la langue roumaine dans le culte se généralisait au XVII^e siècle, la traduction de la littérature théologique directement des prototypes grecs a représenté le poids majeur des traductions qui « ont stimulé et inspiré les monuments de la culture roumaine »⁷. Et à nous d'ajouter que ce courant de traductions religieuses a décisivement contribué à la diminution, jusqu'à la disparition complète des variantes traduites du slavon de la littérature religieuse roumaine.

Tout au long du XVII^e siècle, la nécessité de la révision des textes slaves en Russie et en Ukraine découlait du fait que l'exactitude des variantes slavonnes utilisées dans l'église russe était relative. Dans la littérature ecclésiastique slave, lorsque le patriarche Nikon a fait ressortir la nécessité de corriger les textes slavons⁸ lesquels, transmis par des copies successives, avaient fini par déformer l'énoncé, la résistance conservatrice du clergé et des fidèles a été aussi ample que durable. Au XVIII^e siècle, ce fut le moine Païssy qui a mis en exergue, à son tour, la nécessité de la correction de certains écrits slavons (en particulier de ceux patristiques).

La formation intellectuelle de Païssy Velitchikovski commençait à l'école de Lavra, à Kiev, qu'il a complétée par la connaissance intime de l'activité de scriptorium de Poiana Mărului, en Moldavie où l'abbé Vasile lui a été conseiller depuis l'âge de 18 ans. Cependant ce n'est qu'à sa période athonite que remontent les témoignages de son activité d'érudit, lorsque, « pour s'éclairer lui-même » tout comme pour éclaircir les frères placés sous son obédience, puisqu'il « ne convient pas de leur apprendre selon l'adresse et le dessein de mon esprit, mais selon la vraie et la juste doctrine de la Saine Ecriture »⁹, il se voit obligé de lire et de vérifier les textes, pour les expliquer aux autres en pleine clarté. Et puisque lui-même ne comprenait pas le sens de certains textes, il finit par constater que dans les livres slavons, les passages erronés s'expliquaient par deux causes : « 1. La maladresse des anciens traducteurs de la langue hellène-grecque en slavon et 2. La maladresse et le désintéressement des copistes maladroits »¹⁰. Pour ce qui est de la première cause saisie par Païssy, il convient d'observer qu'elle porte justement sur la *compétence* (compétence déficitaire) linguistique des traducteurs qui finissent par fournir des équivalences erronées du texte dans

⁶ Idem, *Au-delà de l'apparence des frontières littéraire du Sud-Est européen*, dans *Patrimoine littéraire européenne*, coord. Jean-Claude Polet, de Boeck Université, Bruxelles, 2000, pp.77—84.

⁷ Olga Cicanci, *Literatura în limba greacă în Moldova și Țara Românească în veacul al XVII-lea*, dans "Studii. Revistă de istorie", 23, 1970, nr.1, p. 17— 26, voir en particulier p.22 ; E.Völkl, *Die griechische Kultur in der Moldau während der Phanariotenzeit (1711-1821)*, dans "Sudost-Forschungen", XXVI, 1967, pp.102—139. Cornelia Papacostea-Danielopolu, Lidia Demény, *Carte și tipar în societatea românească și sud-est europeană (secolele XVII – XIX)*, Editura Eminescu, București, 1985, en particulier p. 149 et suiv., passim.

⁸ I.N.Bubnov, *Nikon*, in *Slovar' knižnikov i knižnosti drevnej Rusi, XVII v.*, k.II, S.Peterburg, 1993, pp.400 – 404.

⁹ Saint Paisie de Neamț, *Cuvinte și scrisori duhovnicești*, vol. I, ed. Valentina Pelin, Chișinău, Editura "Tipografia Centrală", 1998, p. 44.

¹⁰ Idem, p.46.

la langue sacrée (le slavon) sensiblement plus proche de la langue maternelle. Dans la seconde cause invoquée, Païssy prend en compte aussi les modalités de transmission du texte du prototype, dont les possibles erreurs peuvent s'expliquer par la transcription incorrecte due à la connaissance déficitaire des règles de grammaire et d'orthographe (utilisation correcte des lettres et des signes de ponctuation), question sur laquelle il reviendra à maintes reprises dans sa correspondance avec des disciples et d'autres moines. Il invoque également une raison psychologique, résultant d'une analyse fine de l'acte de transcription, à savoir *l'attention* prêtée durant l'opération de transcription.

Pendant la première étape de sa démarche consistant à déchiffrer les sens des écrits patristiques, Païssy supposait que « les livres slavons des Saints Pères pouvait être tant bien que mal corrigés par d'autres livres slavons »¹¹, mais il a constaté que le résultat ne répondait pas aux attentes, parce qu'il n'a pas été convaincu que le texte final était celui correct. Loin de l'éclairer, les variantes slavonnes le déroutaient plutôt.

Il a exposé en détail les efforts fournis, sans résultats positifs d'ailleurs, « pour une illusoire correction des livres slavons se servant de livres slavons »¹², pour se rendre compte que les résultats étaient nuls, voire que la variante de sa traduction directe avait été négativement influencée par cette confrontation. Par conséquent, il a procédé à la comparaison du texte slavon avec les textes hellènes-grecs et a précisé à l'intention des autres qu'à « la lecture des vieux livres slavons imprimés et des mêmes trop vieux manuscrits slavons, ils se rendront compte, clair comme le soleil, que de telles erreurs ajoutées dans les vieux livres slavons imprimés ne se retrouvaient point dans les livres grecs »¹³. Il fait appel à cette comparaison « puisque les livres grecs sont la source des livres slavons, car les livres slavons proviennent des livres grecs »¹⁴. Ce n'est qu'après ces différentes tentatives qu'il s'est proposé de procéder à une nouvelle traduction, en partant des livres hellènes-grecs, pour offrir à son tour un texte correct en slavon.

Naturellement, le vénérable Païssy s'est orienté vers les monastères du Mont Athos, à la recherche des textes corrects, pour constater à cette occasion que les textes hésychastes « avaient été écrits dans la langue hellène-grecque la plus pure »¹⁵. Afin d'entrer en possession de ces écrits hésychastes qui l'intéressaient, Païssy paie un moine grec athonite pour les copier d'après des protographes.

Dans cette seconde phase décisive de sa démarche consistant à élaborer un texte patristique correct en slavon, en tant que véritable « théoricien » des problèmes de la traduction, auxquels il avait lui-même été confronté, Païssy a énuméré les éléments qu'un traducteur devait nécessairement prendre en compte, pour une équivalence exacte et a avoué ses hésitations et les difficultés qu'il a dû surmonter.

En vue d'une correcte compréhension des principes de traduction formulés par le vénérable Païssy, nous reproduirons son texte, publié pour la première fois en roumain à peine en 1998 par Valentina Pelin, éditeur avisé de sa correspondance¹⁶ :

« La première, le traducteur de livres doit avoir des connaissances profondes dans tous les domaines, pas uniquement dans ceux ayant trait à la grammaire et à l'orthographe ; en ce qui concerne l'assimilation sans bornes des deux langues, elle doit être parfaite, tout

¹¹ *Idem*, p.45

¹² *Idem*, p.46.

¹³ *Idem*, p.197.

¹⁴ *Idem*, p.198.

¹⁵ *Idem*, p.48.

¹⁶ L'édition en slavon de cette lettre est parue dans *Žitie i pisanija moldavskogo starca Paisija Velčikovskogo, Izdanie Kozl'skoj Vvdenskoj Optinoj Pustyni*, Moscou, 1847, p. 211— 234. Edition en roumain, avec notes et commentaires de Valentina Pelin: Saint Paisie de Neamț, *Cuvinte și scrisori duhovnicești*, vol. I – II, Chișinău, Editura "Tipografia Centrală", 1998–1999.

comme d'ailleurs la connaissance des disciplines de pointe telles la poétique, la rhétorique et la philosophie, sans plus parler de la théologie [...]»¹⁷.

La deuxième [obligation du traducteur, n.n.]...réside dans l'orthographe, à savoir l'écriture correcte [...]. Voici pourquoi, moi aussi, terrorisé, puisqu'à l'époque je ne savais pas encore écrire correctement, je n'osais pas, commencer cette démarche.

La troisième, puisque, en vue de cette démarche, nous ne disposions pas de dictionnaires, sauf un, *Varia* [...], or la traduction de livres sans dictionnaires est, on le sait bien, comme la pratique de la peinture sans outils.

La quatrième, puisque je ne connaissais qu'une certaine partie des mots de la langue hellène-grecque, plus exactement une partie très réduite [...].

La cinquième, parce que la langue hellène-grecque dominait de loin toutes les langues du monde par la sagesse, la beauté, la profondeur et l'abondance, tout comme par la richesse des voix inavouées, de sorte que les Grecs eux-mêmes, érudits au plus haut point, arrivaient à peine à la maîtriser – me transmettait l'effroi [...].

La sixième, je n'osais pas commencer cette démarche, parce que même notre vénérée langue slave... m'était à peine connue sous l'aspect du vocabulaire »¹⁸.

Dans la perspective de la linguistique générale, les témoignages du vénérable Païssy portent sur les problèmes primordiaux de la traductologie : lui, en tant que traducteur, il fait sien la langue de laquelle il compte faire la traduction, donc il acquiert la *compétence* nécessaire. Sur la base des connaissances et du don d'utilisation du slavon, lequel étant la langue cultivée, transnationale, de l'Eglise Orthodoxe, il l'avait aussi apprise durant sa vie (appropriation de « l'univers de discours »), il fait la traduction grâce à sa *performance* linguistique. Sa manière de travailler, à savoir se munir de plusieurs versions, dans différentes langues, du texte « à traduire », était méthode courante chez les écrivains ecclésiastiques. Païssy a énuméré, à l'intention de son disciple de Russie, les textes dont il a disposé, citant, en toute sincérité, le fait qu'il avait utilisé aussi la version en langue roumaine, faite de la langue hellène-grecque¹⁹. Le témoignage est précieux aussi bien pour : 1) attester l'antériorité de la traduction roumaine que pour le fait que 2) Païssy avait aussi assimilé la langue roumaine, à tel point qu'il l'utilisait pour comparer le texte roumain au texte « à traduire » de la langue hellène-grecque, afin d'élaborer sa version en slavon²⁰. Il envisageait le « lecteur-cible », parce qu'il avait testé la compréhension du texte par sa propre analyse, tel qu'il le précise dans le préambule des explications, exposant ainsi les raisons pour lesquelles il avait entamé la traduction (puisque lui-même, il ne comprenait pas les textes en slavon dont il disposait).

Le dilemme qu'il a éprouvé : « corriger » les livres slavons ou bien « faire de nouveau leur traduction en partant de livres hellènes-grecs » a débouché sur l'option de la seconde variante, procédé spécifique à la littérature religieuse roumaine.

¹⁷ Les parenthèses droites nous appartiennent, nous avons opéré des abréviations pour répondre aux nécessités d'économie de l'article.

¹⁸ Sfântul Paisie de la Neamț, *op. cit.*, pp. 49– 50.

¹⁹ Paul Mihail, *Traduceri patristice ale starețului Paisie*, „Mitropolia Olteniei”, XXIV, 1972, nr.3– 4 , pp. 217 – 223.

²⁰ La célèbre *Filocalie* en langue slave qu'il a élaborée et expédiée à Moscou pour être éditée, a été imprimée après sa mort.